

## *Clément Greenberg :* *Critique d'art « moderniste » et art contemporain*

---

Clément Greenberg (1909-1994) est le père de la critique d'art américaine. Penseur politique issu de l'extrême-gauche, il commence à intéresser le monde des musées et des galeries dès 1939, notamment avec un article retentissant intitulé : « Avant-garde et kitsch ». Cet article, publié à l'origine dans une revue américaine de la gauche anti-stalinienne *Partisan Review*, fut repris dans un livre culte publié aux U.S.A. en 1961 : *Art and Culture*. Traduit en français sous le titre quasi-éponyme en 1988 (*Art et Culture*) aux Editions Macula, c'est le seul ouvrage dont nous disposons de lui dans notre langue.

Son influence aux Etats-Unis fut immense entre 1940 et 1960, mais quasiment nulle en France pendant des décennies, hormis quelques articles. Comme l'explique le critique Marcelin Pleynet, pour la France il est toujours arrivé trop tôt ou trop tard : trop tôt quand il promeut les expressionnistes abstraits américains (notamment Jackson Pollock (1912-1956)), puisque c'est le moment où les Français ne jurent que par l'Ecole de Paris ; trop tard lorsqu'il défend la tradition formaliste contre les ébranlements qu'elle subissait dans les renouveaux de la figuration.

En tant que père de la critique d'art, Greenberg a voulu confirmer sa fonction en opérant un travail généalogique qui consistait à distribuer des filiations de l'art américain par rapport à ses souches européennes. Dans ses filiations critiques, il s'est également cherché des maîtres sur le vieux continent. Il s'en est trouvé deux : Charles Baudelaire (1821-1867) et Emmanuel Kant (1724-1804). Baudelaire n'a pas inventé la critique d'art, mais s'est trouvé contemporain de la modernité en art et se trouve être l'héritier de Denis Diderot (qui est à l'origine de la critique d'art et de la modernité en littérature) (1713-1784).

Mais en quoi Diderot est-il moderne en littérature ? Il est moderne en littérature parce que dans son roman *Jacques le fataliste* (publié dans sa version intégrale en 1796, douze ans après sa mort), il raconte une histoire dans laquelle un des deux personnages se demande sans cesse en quoi consiste au juste la capacité de raconter une histoire : il se pose donc, en littérature, des questions de littérature.

Quant à Emmanuel Kant, contemporain de Diderot, il élabore une position critique relativement à la nécessité de prononcer en art des jugements de valeur. En effet, si l'historien définit des périodes, si le théoricien élabore des champs, le critique élabore des hiérarchies (axiologies) : ce qu'a fait justement Charles Baudelaire en classant et en hiérarchisant des peintres. Et ce qu'a réalisé Baudelaire pour la peinture française, Greenberg veut le réaliser pour la peinture américaine.

Dans la peinture américaine, Greenberg distinguera celle qui se pose en peinture la question de sa spécificité, à savoir celle qui définit son médium qui lui est propre, et celle qui ne se la pose pas : d'où une hiérarchie entre les peintres qui savent cela, et ceux qui ne le savent pas et donc ne peuvent démarquer leur activité des deux rivales de la peinture, à savoir la sculpture et la photographie.

Cette spécificité, selon Greenberg, consiste en l'abolition progressive de tout ce qui touche à la profondeur (modélé par l'ombre, fonction du contour comme séparation, perspective) : l'essence de la peinture dans sa spécificité relève donc de la **planéité**. De plus, en tant que non mélange des genres, elle conduit à une recherche de la pureté qui mène tout naturellement à l'abstraction qui, par le biais du *all over*, va empêcher toute constitution de la profondeur. Citons :

*« L'art pictural moderniste, plus explicitement décoratif, attire davantage l'attention sur les qualités physiques, immédiates de la peinture. »*

*Art et Culture, Macula, p. 77.*

*« L'œil n'est pas trompé, il est plutôt démonté ; au lieu de voir des objets dans l'espace, il ne voit rien de plus qu'un tableau. »*

*Art et Culture, p. 85.*

Tous les mouvements picturaux qui ne vont pas dans ce sens sont considérés comme problématiques, et doivent, pour Greenberg, être combattus. Citons notamment, parmi ceux-ci, le cubisme. Celui-ci reste pris, en effet, dans une volonté de représentation extérieure, puisque cette volonté vise à obtenir des effets sculpturaux par le biais du collage.

Citons également tous les héritiers putatifs de Marcel Duchamp, comme les pop'artistes, les minimalistes et les conceptuels dont il connaissait, bien entendu, les travaux, mais qu'il ignora volontairement dès le début de son travail critique. Le nom de Duchamp est d'ailleurs forclus de l'index onomastique de *Art et Culture*.

Mais à partir de ses séminaires des années 1970, Duchamp devient littéralement obsédant pour Greenberg, car il lui est impossible de l'inscrire dans le schéma de la peinture « moderniste », laissant deviner par là même les carences aberrantes de son approche critique. Il reste néanmoins, malgré les insuffisances de son approche, un penseur qui, non seulement a tenté une lecture forte de notre modernité, mais est aussi, avec sa proximité de Pollock et de l'expressionnisme abstrait, aux origines mêmes de l'art contemporain.

*Jean-Marie Sauvage, le 13 janvier 2007*